

Christopher Middleton

# Six poèmes

## ANASPHÈRE : LE TORSE ANTIQUE

*kami naraba  
yurara-sarara-to  
ori-tamae !\**

### I

Parmi les grains que tu étais minuscule  
Sèche dans le désert de ton image

Tu n'entendais pas les cris d'amour tandis que tu passais  
Dans la rue, tu ne voyais pas  
Le crochet voler  
Ni les gouttes de sang sur le fil de la hache

Nue la femme masquée  
Deux fois la balança et une encore et haut  
Par son long manche

*\*Extrait du Ryōjū Hissho (12<sup>e</sup> siècle) : Si tu es un dieu / d'un balancement d'un froissement / daigne descendre*

## ANASPHERE : LE TORSE ANTIQUE

*kami naraba  
yurara-sarara-to  
ori-tamae !\**

### I

Among the grains how small you were  
Dry in the desert of your image

You did not hear the cries of love as you passed  
Down the street, you did not see  
The spittle  
Fly nor the beads of blood on the axe blade

The naked masked woman  
Twice she swung it & once more & high  
By its long handle

\* *The epigraph, from the twelfth-century Japanese text Ryōjin Hissho, means: 'If you are a god. With a swing and a swish Deign to come down.'* See Arthur Waley, *The Nine Songs* (London 1955, p. 14), my source for certain ancient Chinese shamanic motifs in sections III and IV.

*Anasphere invokes a presence, fugitive, intangible, unknown, the poem, which two friends brought to my mind.*

## II

Ici nous voyageons de place en place  
Ici je te garde cachée  
Tenue par une grande légèreté :  
Corps et voix si je pouvais te mettre en liberté

En ma cage un château s'éleva aux tourelles  
Pour les seules souris et les vols de corbeaux  
Pures colonnes que délia la pensée  
Ici fleuriront de notre calme  
Donneront voix à leur rêve futur  
D'être des arbres

Donnant dans un champ leur ombre.  
Pour cinq vaches qui nous seront un signe  
Les diagonales d'un dé  
Ou c'est le Pentagramme —  
Cachée dans un lit la conversation des corps  
Je les garde cachés

Et encore il y a une voix  
Chaque fois qu'en douce nudité tu me mignotes  
Voix je veux que tu dises non seulement

Vache blanche est faite de crème et de fureur

— Hathor

Ainsi ton visage prit forme  
C'était dans les rochers là-haut devant nous  
Un mouvement de lignes à la mesure d'une danse  
Un éclair d'années-terre de vaches égyptiennes et d'yeux  
Et pas de temps du tout ou ça se passe

## II

Here we are travelling from place to place  
Here I keep you hidden  
Held by a great lightness  
Body & voice if I could set you free

In my cage a castle rose to its turrets  
Only for mice & a flock of ravens  
Pure columns unbent by thought  
Here they shall flower from our stillness  
Voice their future dream  
Of being trees

Plant them giving shade in a field  
For five cows composing a sign for us  
The diagonals of a dice  
Or it is the pentagram—  
Hidden in a bed the conversation of bodies  
Hidden I keep them

And still there is a voice  
Whenever in sweet nakedness you nuzzle me  
Voice I want you not only to say

A white cow is made of cream & fury

—Hathor

So your face took shape  
It was in the boulders uphill before us  
A movement of lines to the measure of a dance  
A flashing of earth years Egyptian axes & eyes  
No time at all in which it happens

Cent mille chevaux  
Basculant du crêt furent hachés en nourriture  
Pour les mains qui pelaient du silex  
Les feuilles de laurier  
Dans un champ de vieille pluie bêtement comme une forteresse  
Un cheval rouge plantait ses sabots  
— Regarde ce que c'est que de se tenir debout

La dévastation  
Laisse mille traces sur nos pistes  
Et légers nous irons parmi ces lieux cachés  
Où les bouches s'assemblent et se changent pour dire des choses  
Écoute  
Une vue, celle-ci, qui a beaucoup de détours

Légère tu es ici tu ne pesais rien  
Vêtue de ton manteau mince sur tant de nudité  
Tu t'appuyais à moi

### III

I  
Corps de lumière  
un jet de pisse pour demeure  
Ou cette fleur de cerisier

Vois, un esprit  
Désirant quelque chose,  
Un signe, se manifester  
en toutes directions

Jamais  
Sûr, qui s'aspire lui-même  
un cyclone

One hundred thousand horses  
Toppling off the crag were chopped into food  
For the hands that peeled leaves of laurel  
Out of the flint core  
Now in a field of old rain goofily like a fortress  
A red horse was planting his hooves  
—Look how it is to stand there

Devastation  
Marks no tracks of ours  
Lightly now through these hidden places we shall walk  
Where mouths collect & change to make expressions  
Listen  
A street with many twistings this one

Lightly you are here you had no weight whatever  
Wearing your little cloak over so much nakedness  
You leaned against me

### III

I  
Body of light  
    Dwelling in a piss jet  
Or particular cherry blossom

    Look, a spirit  
Wanted something  
    A sign, to be manifest  
        In all directions

Never  
Sure, inhaling itself  
    A whirlwind

2

Désir, appuyant  
Sur le silence  
Pour te leurrer, poème —  
un ou deux mots

Va  
aux rives du sud, c'est une chair  
que nous poursuivons

3

Une, à travers le Jamais —  
Arc, le plus mince  
sur la perte, horrible  
Profondeur, gargouillement

Poivre  
au fond de la vue, il façonne  
l'œil de l'ouragan  
Il remplit

de serpents et d'astres  
la cathédrale liquide croule à travers  
atolls, récifs de Floride

4

Monde, grande harpe  
Faite de sang —  
Eh bien alors :  
Quels sons dans le vol

Quelles fermes musculaires du souffle  
Ne coulent jamais, resautent en amont  
Du torrent et redonnent

A toi  
Tes nombres ouverts



2

    Desire, pressing  
On silence  
    To lure you, poem  
One or two words

    Go  
To the southern shore  
    One flesh we pursue

3

    One, through Never—  
A span, slightest across  
    Perdition, horrible  
    Deep, the gurgle

        It is  
Pepper behind my eyes, it fashions  
    The eye of the hurricane  
It fills

        With snakes & stars  
The liquid cathedral collapsing across  
    Atolls, Florida keys

4

    World, great harp  
Built of blood  
    Now then  
    What sounds in flight

    What muscular forms of breath  
    Never flow, leap  
Up the torrent & restore

    To you  
Your open tunes

5

Une chair  
Autre, un autre  
    horizon, ancien  
Sans repère

Gazouille encore ton dit,  
    modèle  
    avec l'oubli  
Le bourgeon et la vague et le flocon de neige

6

Ton jamais c'est oui  
venant de nulle part le cri  
    Parti et de retour  
Coupole, sourdant, spirale, ça monte  
  
    de la gorge d'oiseau  
  
    Tôt assourdi

7

Mais chant, dans  
quelques tombes rompues  
  
Un sexe effleuré

#### IV

Difficile  
Rapiécer la vie

« Comme un souper au vent »

5

One flesh—  
Other, another  
    Horizon, ancient  
Unplaceable

Twitter your speech again  
    Models  
    Out of oblivion  
The bud & the wave & the snowflake

6

Your never is yes,  
Out of nowhere the cry  
    Gone & again  
Cupola, welling, spiral, it lifts from

The bird throat

    Soon hushed

7

But song, in  
Some few broken  
    Tombs

A touched sex

#### IV

Difficult  
    Piecing the life together

..... « like a supper in the wind »

Comme ça vient, va,  
exige de la perception

Rythme

N'arrache pas  
Ça vient en vagues  
Ne me connaissant pas à part de toi  
Un esprit on ne peut le parler  
Ni en parler

Tambours battent l'exacte mesure  
De danseur à danseur l'embrun de fleurs a passé

Pour te bâtir un espace  
Dans ce cloaque de l'Être c'est Moi  
Qui fracasse les têtes fixe la famine  
Un plancher jonché d'orchidée  
Toit de lotus

Parmi l'air, air dangereux d'échauffement,  
de gaz carbonique, poutres de cassier  
j'ai suspendu  
un tapis avec des poids de jade blanc

Marges, comme celles-ci  
Puis à l'aube avoir sauté dans  
La vive mer bleue fragrante

Le motif du profit fait fondre les pôles  
Paris se noie, Bombay  
Alexandrie

J'ai accroché des lambeaux de chair à tout porche et grille  
La chair d'enfants

Le temps ne reviendra plus  
Il ne reviendra plus

Traduction R. Marteau, M. Deguy et l'auteur

How it comes, goes  
Exact from perception  
Rhythm

Not snatching  
It comes in waves  
Not knowing me from you  
A spirit cannot be spoken  
Or spoken of

Drums drumming the exact measure  
Dancer to dancer the flower spray is passed

To build for you a space  
In this drain of being it is I  
Smash the heads & fix famine  
A floor strewn with rock-orchid  
Lotus roof

In mid-air, air dangerous with heat  
Carbonic gas, beams of cassia  
I have suspended  
A floorspread weighted down with white jades

Margins, like these  
Then at sun up to have leapt into  
The blue fragrant living sea

Profit motive melts the poles  
Paris drowning, Bombay  
Alexandria

I have hung strips of flesh at porch & gate  
The flesh of children

The time will not come again  
It will not come again

## LA NAISSANCE DU SOURIRE

Il existe trois légendes sur la naissance du sourire, chacune relative à une époque différente. La coutume veut qu'on raconte ces légendes dans l'ordre chronologique inversé, comme si cela pouvait heureusement donner accès à une antiquité toujours plus reculée, dont les secrets pourraient un jour se raconter en légendes qui restent encore à inventer.

La première légende concerne les Sumériens. Ce sont des gens qui sont un jour descendus des montagnes dans les plaines, en quête de nourriture et d'eau. Après bien des siècles de nourriture et d'eau, ils se lassèrent de la platitude de la plaine, avides de retrouver leur pratique ancienne des marches ardues dans la montagne, et ils décidèrent de se bâtir une montagne (il ne pouvait être question de retourner aux lieux anciens). Pendant dix ans les hommes peinèrent à cette montagne. Ce fut les prêtres qui apportèrent la dernière touche, forant les gouttières, plantant un arbre au sommet, modelant des salles profondes, à la base, pour les matières à bibliothèque et, naturellement, les toilettes. Tandis que les prêtres s'affairaient, la montagne fut enveloppée dans un immense drap que les femmes avaient tissé au cours de ces dix années. Pour finir tous s'assemblèrent. C'est alors qu'on dévoila la montagne en bonne cérémonie et à grand bruit de gongs. Tandis que le drap s'abattait sur le sol, cordes tranchées par d'exagérément grandes paires de ciseaux sumériens, la montagne surgit, neuve et nue, de ses voiles, et tous les Sumériens de sourire pour la première fois. Ce fut un sourire bref, tout de même. Les Sumériens s'étaient bâti une montagne pour leurs promenades, une montagne des œuvres, une montagne du désespoir, une montagne de la douleur; mais leur sourire disparut quand

le célébrant déclara de dessous l'arbre du sommet : « Ce lieu est un lieu sacré; à l'intention de qui, ne le demandez pas. Et ne vous avisez pas d'y pénétrer ou d'en faire l'ascension extérieure, ou vous mourrez. »

La deuxième légende raconte que le sourire naquit sur le visage de la première femme qui se trouva pour la première fois devant le premier homme et perçut le silence dans lequel son phallus croissait et se levait au plaisir de sa présence.

La troisième légende parle d'une époque qui précéda sans doute celle de la seconde, ne serait-ce que de quelques jours. Voici ce que dit la légende. Quand le façonneur de la vie était à faire les hommes et les femmes, il prit soin de leur donner de fermes contours pour y maintenir l'esprit. Le danger était grand de voir ces formes toujours menacées se dissoudre dans le flux qui traverse toute chose. L'esprit faisait rage dans les êtres nouveaux, courroucé d'être ainsi contenu, et après de puissants efforts et soulèvements il éclata en flammes, qui ruisselèrent des corps des créatures, et toute la création eût pu être consumée, s'il n'y avait eu un dieu tempéré pour prendre en main l'esprit. Soudain il était là, devant une jeune fille. Comme ils se faisaient face il se fit une île de fraîcheur au milieu du feu. Regardant la fille il se prit à s'émerveiller de sa légèreté et de sa grâce et du corps diaphane d'où le feu s'échappait en longs fouets. Le dieu s'adressa en paroles divines à ce corps, émerveillé du spectacle. Tandis qu'il parlait, l'esprit perçut ces paroles et pour la première fois fut content de sa demeure. Ce fut alors que la fille sourit. En ce temps-là, un sourire c'était simplement le consentement de l'esprit à demeurer en nous.

Si de plus vieilles légendes sont jamais découvertes, elles nous expliqueront peut-être le sourire terrifié de Kafka, ou le sourire imprimé aux angles de la bouche de Che Guevara par les pouces de ses meurtriers.

*Traduit par Michel Deguy.*

## DANS LA MAISON SECRÈTE

*pour Ann*

Pourquoi se pencher sur le feu, et qui est  
Cet être  
Vaguement humain, qui  
Voit monter la fumée des bottes  
Humides et regarde  
Les roses intérieures —

Bois variés vont  
Se recomposant; rien ne tient  
Dans le feu, le feu est toujours  
Moins qu'il n'était, le feu —

Expulsion  
D'anciennes odeurs, d'horizons neufs intouchables,  
Il n'entend pas par sa ruine  
Appeler dans le froid  
Pleuvoir la petite chouette, sur une note  
Encore et encore

Ni, par dessus son souffle, le feu ne donne  
Une pensée à l'empreinte  
Pétrifiée de l'escargot, coque cassée,  
Stries de roc sur le bord du foyer. Qui  
Est-ce, et qui pense



Par le feu, voit le coquillage rayé en spirale,  
Axe solide, la mort tournante  
De quelque incorrigible petite chose  
Avant que la glace ne vînt

Avant que la glace ne vînt sculptant la montagne  
Et que le feu ne prît  
Ou prît soin de quelqu'un  
Et la maison fût construite  
Dans une nuée de boucs, allant, venant —  
Avant que les coqs

Ne missent leurs traces, cri et griffe  
A travers les générations, cette mouche  
S'est perchée sur la boule de pain

Donc plonge le regard dans le feu  
Et qu'est-ce que l'importante  
Citadelle, tours  
De lumière, crépusculaires  
Tunnels, fais face simplement à la pluie  
Noire, l'onde bleue  
Du chant d'oiseau de la montagne —

Boue sur mes mains, petite chouette,  
Pas de chagrin à partager  
Avec toi, petite chouette,  
La note unique, pas perdue, pour rien

*Traduit par Michel Deguy.*

## L'IDIOTIE DE LA VIE RURALE

*pour Kofi Awoonor*

Par où  
commencer : souvent c'est  
la disposition des objets  
sur une table :  
un grand pot de café en étain  
une casserole bleue, une pellicule  
de lait dedans

Ou : « quel trou,  
le Texas... », le butor béquète  
vos fins ratons, petro  
milliardaires  
des machines  
fumeuses entourent  
l'ombre de ton sourire

Ce  
motel : panneaux de pitchpin  
par-dessus l'intervalle  
c'est du pain  
« Rainbo » réduit, une puissance  
te cloue : regard  
de tête-de-cerf lessivée

Ou : quel doigt pourrait  
noir ou quelconque, hortensia ou crapaud  
faire l'effort infini  
écrire « ton royaume... » sur le mur

Ou : quelle voix  
dans une grotte profonde fait écho à  
ce numéro de danseur encorné  
qui cabriole et tourbillonne ;  
le vide a bu  
écume de sang, tissée depuis le vide, vois,  
une toile scintillante, tissée par sa cadence...  
Mon peuple a choisi

Fades démons :  
d'abord fer, puis dynamite, douloureuses  
transformations, la cacahuète  
énucléée d'Afrique, des époques comme 1215  
1634, 1933  
(Tigres  
himalayens, quel  
nouveau leurre, éventé par vos souffles, mijote  
dans un pot de rate et d'okra)

Ou : quand les zéros  
électroniques stopperont  
le flot des bavardages, qui décodera  
l'alarme levant de l'herbe  
des armadas de chardonnerets  
les palmes écrites de Cumes  
qui dansera maintenant  
sycomore dans le vent

Ou : les verbes justes  
ici, et ici, pourraient relier  
les choses; puis, que ces yeux  
moissonnent l'espace  
sacré  
entre elles

*Traduit par l'auteur et M.D.*

## OPOPONAX

Un champ bleu pour l'été  
Courbe costale : le pointillé des lavandes  
chair discontinue battant un signal  
Et un homme  
Lève un cœur à la pointe du couteau  
En haut

Peut-être  
Chassait-il  
Il pourrait être au sacrifice  
Un jet de nuage préparé à lente mesure  
Le croirais-tu  
En paix  
Ça vient en petite bouteille

En petite bouteille  
Un couteau à la main  
Un homme s'est abaissé, voici qu'il tourne sa terreur  
Comme un fruit au marché  
Palpitation de quanta  
Comme éclatement de bombes la ligne des touffes de lavande

Maintenant le couvercle d'étain est vissé  
Bouchon de caoutchouc dessous  
Comme ça l'éclair du couteau tranchera  
La mémoire par le milieu  
Brumes d'aube sur toits masques multiformes des villes  
Humide abîme de crachat et d'odeurs  
Se souvient de l'homme

Voici qu'il frappe et encore  
Mais avec cinq cents paniers  
de fleurs sur les bras  
la rosée annonce les noms et les prix  
En petite bouteille

La montagne pulse d'éboulis  
toutes ses années à tout moment  
Distillées d'un attouchement  
sur la pointe du doigt qui sonde la coupure  
Pourraient se balancer ou poudroyer  
telles étoiles cristallines  
Vastes systèmes impliqués  
Index de l'homme

Tendresse  
Et un grand suaire humide  
cueillant le sang jaune de la lavande

Extrais les années du carnage  
touche ton visage

*Traduit par l'auteur et M. D.*

## LIGNE NOIRE

Au loin, une plage, la mer  
Chaleur bleue demeure  
Dans le sable, mais au loin  
La vraie mer et elle nage dedans  
La fille à la chevelure  
Marocaine mystérieuse

Nage de longues distances  
Une ligne noire croise le jour se  
Découvre dans son corps  
Nageant

Le souffle va et vient  
Corps gainé de sel frais  
Se séparent se rejoignent  
Les seins quand les bras  
Se dispersent et encore  
Elle les replie

De longues distances pour toujours presque  
Plage oubliée, les mêmes paroles  
Encore et encore, balayées vers  
D'innombrables étoiles

Par bras et jambes  
Par le souffle expire et repris  
Et ré-  
pandus sur le fond de la mer loin  
En dessous d'elle, loin

Un vieux navire  
Coquilles en croûte et monnaie  
Poutres à demi ensevelies  
Cargaison de pieuvres en jarres peintes  
Vieille proue qui répartit  
Comme un rideau de lune  
La profondeur

*Traduit par l'auteur et M. D.*

Christopher Middleton, né en 1926, en Cornouailles, enseigne à l'Université du Texas à Austin. Il a publié : *Torse 3* (Longman et Harcourt Brace, 1962); *Nonsequences* (id. 1965); *Our Flowers & Nice Bones* (Fulcrum, 1969); *The Lonely Suppers of W. V. Balloon* (Carcanet, 1975); *Razzmatazz* (Thomas Taylor, 1976); *Potaxanadu* (Carcanet, 1977).